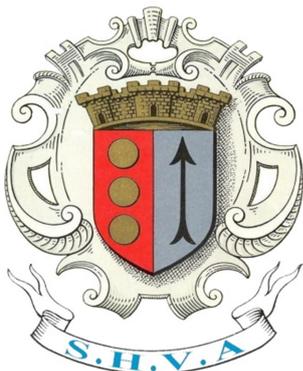


# AUBERVILLIERS

## LES VERTUS À TRAVERS LE TEMPS



Aquarelle de Raymonde AGHEDU



**SOCIÉTÉ D'HISTOIRE**

**Juin 2021 – N° 100**





## SOMMAIRE

- **Numéro 100**
  - **L'histoire de la Société**
    - **Une bonne personne : Ioana Seicaresco**
  - **Ils ont peint Aubervilliers : Germain Delatousche**
    - **Misère, alcool et violence : Émile et Simone**
- **Collectionneur de postes de T.S.F. : Gérard Trinquet**
  - **C'est son histoire (3) : Jacques Dessain**
  - **Aubervilliers à travers les livres**

*En couverture : Aquarelle réalisée par Raymonde AGHEDU, œuvre spécialement créée pour les 90 ans de Jacques Dessain et que l'artiste lui offrit à cette occasion.*

# NUMÉRO 100

*Par Jean-Louis Thomas*

**100** – C'est beau, c'est rond, ça se fête, nous le fêtons.

Numéro 100 du Bulletin de la Société de l'histoire et de la vie à Aubervilliers.

100 numéros sous le même titre : « Aubervilliers – Les Vertus à travers le temps ».

Le numéro 1 de notre bulletin a vu le jour en même temps que l'année 1985 : il y a 36 ans 1/2.

Trois présentations de la Une ont agrémenté les 99 numéros du bulletin :

- Les cinq blasons du N° 1 à 33 soit 34 numéros en 12 ans (de janvier 1985 à septembre 1996). [Montholon, Laillier, L'Orfèvre, Muncipalité 1790 et Blason municipal actuel].
- Le Blason d'Aubervilliers – SHVA du N° 34 à 60 soit 27 numéros sur 10 ans (de janvier 1997 à juin 2006).
- Le Blason d'Aubervilliers – SHVA - Nouvelle présentation du N° 61 à 99 soit 39 numéros sur 15 ans (de novembre 2006 à mars 2021).

Des illustrations viennent agrémenter le bulletin dès le N° 2 et les photos arrivent avec le N° 3. La couleur, quant à elle, fait son apparition dans le bulletin N° 86 de mars 2017.

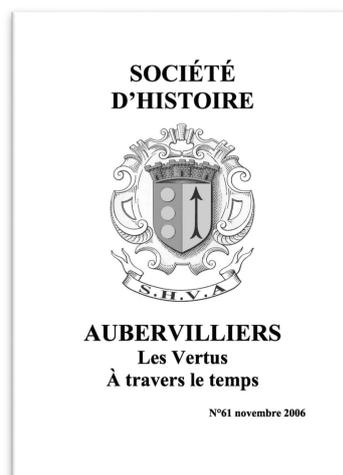
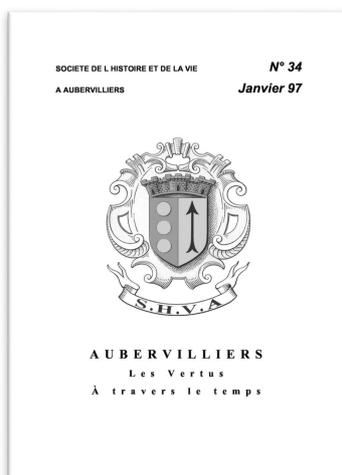
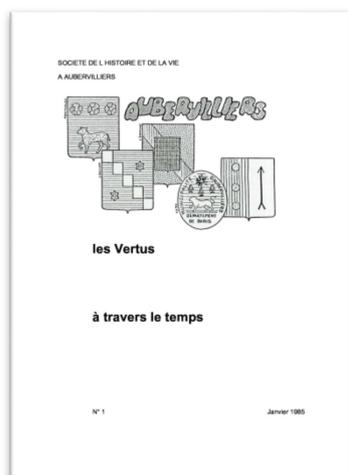
Nous tenons à rendre ici hommage aux rédacteurs bénévoles (**plus de 80 rédacteurs**) qui ont planché avec délectation pour rédiger **820 articles** représentant **1 805 pages** de notre Bulletin du N° 1 à 100 ! Tous nos remerciements et notre reconnaissance pour ces chercheurs passionnés.

En 42 ans d'existence, notre chère Société de l'histoire et de la vie à Aubervilliers (plus communément nommée Société d'histoire d'Aubervilliers ou SHVA) n'a connu que quatre Présidents et Présidentes. Belle constance et belle longévité !

Sous l'impulsion de Claudette CRESPIY, notre actuelle Présidente depuis 2014, l'équipe de la SHVA continue de fouiller et chercher afin de vous apporter des nouvelles d'antan et vous informer de la vie de notre association.

Un grand merci à tous les bénévoles qui œuvrent, chaque jour, avec passion et détermination pour la SHVA et pour la réalisation de notre Bulletin « Aubervilliers -Les Vertus à travers le temps ».

☐ JLT



# L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ

« À ceux qui ont fait, font et feront Aubervilliers » Léon Bonneff

*Par Claudette Crespy*

**N**on, non, le titre n'est pas à l'envers ! C'est bien l'histoire de la Société d'histoire que nous voulons vous raconter aujourd'hui, à l'occasion du numéro 100 de notre bulletin.

Pour ce faire, nous avons choisi de rencontrer séparément les trois protagonistes de l'association, afin de voir si leurs souvenirs se croisaient, mais surtout pour recueillir un maximum de détails. Nous avons beaucoup à apprendre de ces pionniers, que nous vous présentons :

L'aîné : Jacques Dessain - le stylo violet toujours à la main pour écrire l'Histoire de la ville. Instituteur, puis directeur d'école, il a fait une grande partie de sa carrière à Jean Macé-Condorcet.

Le cadet : Alain Desplanques - était professeur d'Histoire/Géo au Lycée Henri-Wallon et conseiller municipal. Il reste un linguiste émérite (allemand, portugais, italien) et un cruciverbiste passionné.

Le benjamin : Claude Fath – travaillait dans un bureau d'études techniques et a, toute sa vie, été un grand amoureux de la ville et de son histoire.



*L'aîné*



*Le cadet*



*Le benjamin*

À priori, avant la fondation de la Société d'histoire, seuls Messieurs Demode et Foulon avaient écrit, entre 1930 et 1936, des ouvrages sur l'histoire du « village ». Le besoin d'une structure pour conserver les connaissances du passé se faisait donc sentir. Cette idée germant dans leur tête, et après de nombreuses rencontres, nos trois instigateurs se sont décidés à créer une association. De multiples réunions furent nécessaires pour lui trouver un nom, une adresse pour le siège, et commencer à rédiger les statuts.

La mairie ayant offert l'utilisation d'un local, dans la cité République, les statuts ont pu être terminés et déposés en 1979 à la Préfecture puis publiés au Journal officiel. L'association était fondée, avec Claude Fath comme président et Jacques Dessain vice-président. Quelques annonces dans le journal municipal et, le bouche-à-oreille fonctionnant bien, amis, collègues, voisins, viendront bientôt rejoindre les rangs. Certains prendront les postes de secrétaire et trésorier. L'association aurait très vite regroupé une cinquantaine d'adhérents.



L'une des raisons d'être de la Société d'histoire est de collecter et de conserver tous documents relatifs à l'histoire de la ville. Partant bien évidemment de rien ou pas grand-chose, chacun a généreusement offert les photos, les textes qu'il possédait.

*Une partie de nos archives d'aujourd'hui*

Une des premières décisions prises sera la réédition par les Éditions « Le vent du ch'min » d'un livre épuisé : « *Aubervilliers* » de Léon Bonneff. Il s'agit d'un chef-d'œuvre de la littérature prolétarienne que l'auteur débute ainsi : « *Dans la banlieue nord de Paris, il y a une ville terrible et charmante...* »

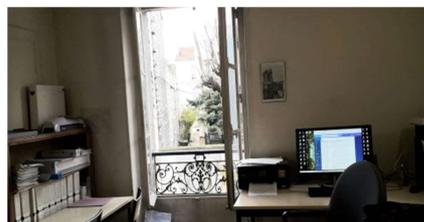
Un peu plus tard, deux expositions seront organisées. La première, dans le hall du Théâtre de la Commune, était dédiée à Firmin Gémier, homme de théâtre (acteur, metteur en scène et créateur du Théâtre National Populaire de Paris) né à Aubervilliers en 1869. Square Stalingrad, une stèle de pierre avec son profil en bronze sculpté par Félix Benneteau rend hommage à Firmin Gémier.

La seconde exposition sera organisée dans le hall de la mairie. À l'aide de photos anciennes et actuelles, de textes et documents divers, provenant pour la plupart de fonds privés, cette exposition, retraçant l'Histoire de la ville, connut un réel succès.

Puis, très vite, vient l'idée de la création d'un bulletin. Il est prévu de l'offrir aux adhérents, aux bibliothèques, aux archives municipales. Il servira également de mémoire pour les textes écrits par les bénévoles de l'association. Le numéro 1 est prêt en janvier 1985, et a été fait par l'imprimerie municipale. Bien avant l'ère informatique, les numéros suivants, tapés sur une machine à écrire par la secrétaire, Gisèle Goulm, comportaient une dizaine de pages, quelques photos sans couleurs, et étaient imprimés à l'aide d'une photocopieuse, les pages agrafées à la main. Un travail artisanal mais d'équipe !

On ne peut pas raconter la SHVA sans parler de Roland Roher, décédé aujourd'hui. C'est surtout lui qui avait su découvrir, rue Heurtault, une maison de culture légumière. Grâce à M. Roher, en 1990, la mairie achète cette bâtisse, dans laquelle l'association s'installera plus tard, en 2000. Pour un grand nombre d'Albertivillariens, cette maison de culture prit le nom de « Ferme Mazier », nom du dernier propriétaire.

Nous pouvons citer d'autres bénévoles qui ont participé au fonctionnement de l'association : Raymond Labois, Françoise Giulianotti, Gisèle Goulm, Hélène Moulin, Pierrette Meunier, Yvette Ruch, Daniel Lancia, Suzanne Poisson, Robert Leboue, Georgette Ulloa, et beaucoup d'autres. Ces « anciens » ont été suivis de nombreux autres membres actifs : certains ne faisaient que passer, d'autres sont toujours fidèles.



*Le coin informatique*

Claude Fath, resté président depuis la fondation en 1979 jusqu'en 1989, a été remplacé par Jacques Dessain, qui a lui-même quitté ce poste en 1998 ; date à laquelle Claude Fath a repris la fonction pour la céder en 2006 à Liliane Giner. Celle-ci restera présidente jusqu'en 2014.

La SHVA est adhérente auprès de la Fédération des sociétés historiques d'Île-de-France et a entretenu des rapports ponctuels avec la Société philatélique locale. Une exposition sur le passé agricole de la ville a été organisée à l'Espace Renaudie.

Grâce à l'arrivée plus récente de bénévoles avec, entre autres, Élodie Belkorchia, la SHVA a su s'adapter aux goûts de notre époque, à savoir organiser des balades ludiques et culturelles pour enfants et adultes, ou encore imaginer et créer des jeux de sociétés, mais toujours en rapport avec notre histoire.

Le local de la SHVA propose en consultation de nombreux livres sur la ville et le département. Certains de ces ouvrages ont été écrits par Jacques Dessain et Claude Fath, mais aussi par d'autres personnalités comme Pierre Batillot, Didier Daeninckx, Jean-Jacques Karman, etc.



*Quelques-uns de nos trésors : le drapeau de la 1<sup>ère</sup> compagnie de tir à l'arc d'Aubervilliers et une reproduction d'un tableau de René Chambon.*

Les 99 précédents numéros de notre bulletin peuvent être consultés dans notre local en version papier. Par ailleurs, les anciens bulletins ont été numérisés et vous sont proposés sur notre site hébergé par les Archives d'Aubervilliers.

Chacun aura pu constater que l'expérience aidant, nos bénévoles ont su améliorer et vous présenter une mise en page toujours plus belle, avec également la couleur, qui est arrivée avec le numéro 86 de mars 2017.

Comme vous l'avez remarqué, nous avons choisi pour la couverture de ce bulletin n°100, une représentation d'un tableau de Madame Raymonde Aghedu.



*La ferme Mazier en fête*

*L'auteur de cet article n'était pas présente en 1979, et vous prie de bien vouloir l'excuser pour le cas où vous remarqueriez quelques erreurs ou oublis.*



# UNE BONNE PERSONNE

## Témoignages sur Ioana SEICARESCO

### Institutrice à l'école Paul-Doumer

#### assassinée à son domicile par un tueur en série le 5 novembre 1984

**N**ous avons été contactés par Nadia E., une ancienne élève de cette institutrice, qui nous a expliqué comment celle-ci avait marqué sa vie.

Elle nous a aussi indiqué les coordonnées d'un journaliste, Julien Cernobori, ayant réalisé des émissions sur ces meurtres, auprès de qui elle avait témoigné en 2019.

Touchés par ces témoignages, nous avons décidé d'en publier de larges extraits car, outre la fin horrible de Ioana Seicaresco, c'est aussi le portrait d'une institutrice à Aubervilliers, au savoir universel et ayant pour objectif de transmettre ses connaissances.



*Ioana Seicaresco dans ses premières années d'enseignement entourée de ses élèves*

Nous reproduisons les réponses de Nadia E. à Julien Cernobori entre « guillemets » et caractères italiques.

L'ensemble de l'émission peut être

écouté avec le lien <https://podtail.com/fr/podcast/cerno/episode-12-une-bonne-personne/>

*« Mademoiselle Seicaresco, pour moi c'est quelqu'un de très fondateur en fait. Je pense qu'elle a contribué à modeler ce que je suis.*

*Elle avait noté quelques-uns des vœux qu'elle avait, de transmettre à un certain nombre de ses élèves des choses ; je n'avais pas compris qu'elle avait été assassinée. »*

Malgré un accès protégé, malgré la présence d'un concierge, Mademoiselle Seicaresco est retrouvée morte assassinée le 5 novembre 1984.

Julien Cernobori : Aubervilliers dans les années 60 c'était comment ?

*« ...c'était très différent. C'était encore une certaine forme de ruralité. Il y avait encore une ferme dans la rue dans laquelle j'étais ; et on allait chercher du lait frais.*

*Je viens d'une famille un peu hétéroclite ; parce que les parents de maman sont des migrants polonais. Et de l'autre côté ils étaient des migrants ruraux ; et je suis née dans un milieu à la fois très ouvrier, très petit niveau de vie, mais à la fois très intéressée par l'autre, par le côté migrants, et très intéressée par la culture par la famille de mon père. Et Mademoiselle Seicaresco est venue développer et nourrir tout cela. »*

*« ...Elle a toujours ce même physique, cette même coupe de cheveux qu'elle a gardée tout le temps. Et c'est la classe que j'ai connue avec ses petits encrriers, cette toile cirée, les porte-manteaux au fond de la classe...*

*Elle n'était pas spécialement chaleureuse, pas spécialement extravertie, elle avait un physique vieillot ; elle n'était pas spécialement féminine. Elle avait un physique qui était vraiment resté bloqué dans le temps ; jusqu'aux dernières fois où je l'ai vue. »*

Julien Cernobori : Elle avait l'air un peu sévère peut-être ?

« C'était quelqu'un qui était stricte, oui ; elle n'avait aucune féminité, elle a toujours eu cette apparence. Elle avait un vieux manteau en poils de chameau ! .... Et elle avait toujours ce type de blouse, de robe, croisée comme cela. Elle n'a pas changé sur ces presque dix années où je l'ai connue. »

« Elle a fait ses humanités, c'était vraiment cette phrase-là qu'on utilisait quand des jeunes gens faisaient leurs études au-delà du bac. Donc elle avait cette connaissance globale, bien qu'elle n'ait pas eu de vie de famille autre que celle qu'elle a eue avec sa maman. Elle avait quand même cette connaissance globale de la vie, une richesse à partager et un don constant.

Quand je suis rentrée en sixième, elle m'a proposé d'anticiper les cours de latin ...; et jusqu'en

terminale elle est venue, très probablement deux fois par semaine, pour aborder tous les sujets scolaires que nous avions... au fur et à mesure des devoirs que j'avais elle m'a soutenue, en anglais même si elle avait un accent terrible... en SVT,... en philo,... pour le bac français.

...Cela fait partie des humanistes qui avaient une formation comme on ne la connaît plus aujourd'hui. Elle apportait des articles de journaux qui parlaient de beaucoup de choses ; qui m'ont ouverte sur autre chose que ce que je vivais à la maison. Je pense qu'elle m'a aussi beaucoup soutenue dans une adolescence qui n'était pas forcément évidente.



Ioana Seicaresco dans sa classe vers 1960

... Pour moi c'était un pont salvateur, parce que cela me sortait de mes histoires de famille qui n'étaient pas faciles.»

« ... C'était quelqu'un de très paisible aussi donc c'était une certaine lenteur de temps, qui permettait la réflexion »

« ... je ne me suis jamais sentie jugée, même si je n'étais pas au point, même si je n'avais pas fait, même si j'étais fatiguée, même si... »

« ... Après par contre je l'ai un peu abandonnée. Après le bac, j'ai eu envie de vivre autre chose. J'étais enfin une adolescente et je vivais enfin les choses. Donc j'ai un peu oublié Mademoiselle Seicaresco... C'est plus à ce moment-là qu'elle m'a invité à découvrir son quartier, mais je l'ai fait une fois et je n'ai pas su le faire une deuxième fois. Alors qu'elle était vraiment très demandeuse. »

« ... Mademoiselle Seicaresco, ... c'est quelqu'un qui est vraiment constituant de ma vie. »

Julien Cernobori : Qu'est-ce que vous savez de son histoire ? Elle a un nom roumain je pense.

« J'ai cherché parce que je n'avais pas pris le temps de l'interroger ; et puis c'était des choses qu'on ne faisait pas quand on était de ma génération on n'interrogeait pas les adultes.... Je sais qu'elle vivait seule avec sa maman dans un appartement dans lequel j'étais allée, moi, avant qu'elle ne meure, 60 bd de Clichy, qui était un très bel appartement. »

« ... Comment ses parents sont arrivés en France ? Je sais que sa maman élevait seule sa fille, j'ai retrouvé dans les Archives de la ville de Paris des demandes d'aides que faisait sa maman pour que sa fille puisse obtenir des bourses pour poursuivre sa scolarité ; et en fait j'ai retrouvé, je pense, la scolarité de Mademoiselle Seicaresco au sein du lycée Molière... dans le 16<sup>ème</sup>.... le lycée Molière a accueilli les premières élèves filles, leur a permis d'être les premières à passer leur baccalauréat, a accueilli pas mal de réfugiés polonais et roumains effectivement entre les deux guerres. »

« ... Elle est venue à la maison de façon totalement bénévole. Maman lui a juste offert la carte Orange, qu'on appelait carte Orange à l'époque, Navigo aujourd'hui, mais voilà c'était totalement désintéressé et gratuit. »



Ioana Seicaresco à Paul-Doumer

« ... Je pense qu'elle a voyagé en Angleterre quand elle était préceptrice, qu'elle a été au pair. Parce qu'elle aimait beaucoup l'Angleterre, ce qui venait de l'Angleterre. »

Julien Cernobori : Après le bac... ?

« ... On a beaucoup correspondu.

J'ai été contactée dans les années 1985 je pense, 84, par un généalogiste ; j'étais très surprise de recevoir ce courrier qui me convoquait chez Melle Seicaresco après sa mort. Et elle avait vraiment noté qu'elle me transmettait « les Semaines de Suzette », « les Contes de la Table Ronde », ... qu'elle m'avait légués. »

«... Dans ce carton, il y a ...toute une série qui s'appelle « les Merveilles de l'Industrie ». Elle savait que je serais particulièrement attachée à ces livres-là et que j'en ferais bon usage. »

Julien Cernobori : Vous avez été dans cet appartement vous-même ?

« Oui... Très sombre parce que plein d'objets, plein d'amoncellements, plein de piles... Il me paraissait grand, comme je venais d'Aubervilliers... c'était un lieu magnifique mais pas mis en avant, ça c'est clair, parce que envahi de choses, d'objets.»

« ... Elle avait une culture complète et totale.

C'était violent d'imaginer... On savait que son meurtre avait été particulièrement ignoble et pour lui soutirer... les quelques bons du Trésor qu'elle avait... ».

Julien Cernobori : On se demande pourquoi il tuait en fait ce Thierry Paulin.

« ... C'est quelqu'un qui fréquentait le quartier, est-ce qu'il avait éveillé en elle une certaine forme d'intérêt, de sympathie... Pour qu'il ait connaissance d'elle, qu'il ait pu entrer dans cet appartement, dans cet immeuble, pour qu'il ait pu savoir qu'elle avait... »

Julien Cernobori : j'ai lu qu'elle faisait ses courses tous les jours à midi trente...

« ...Cela devait être quelqu'un qui faisait, comme beaucoup de personnes âgées, toujours les choses à la même heure, au même moment. »

Julien Cernobori : ça fait 35 ans cette histoire, j'imagine que c'est quelque chose que vous ne pouvez pas oublier, qui vous a posé beaucoup de questions ?

« ... Non... je le sais, ça fait partie de sa vie, j'ai cette... (grâce au latin) j'ai cette distance avec la mort, qui fait que voilà, une fois qu'elle est partie, c'est plus pour nous les vivants que c'est difficile, et c'est... que faire de tout cet héritage ? »

Julien Cernobori : est-ce que vous auriez été la même personne si...

« Non, je pense qu'elle a vraiment été constitutrice de ce que je suis ; une colonne vertébrale quoi... »



*Des enseignants de Paul-Doumer*

Julien Cernobori : Finalement, ça veut dire que cette dame, Mademoiselle Seicaresco est encore vivante ; en fait à travers vous.



*Construit en 1935, le groupe scolaire Paul-Doumer est d'une conception novatrice, hygiéniste, la lumière y entre généreusement*



*Paul-Doumer : École maternelle - Salle de repos*

**Propos sélectionnés par Didier HERNOUX  
d'après l'enquête de Julien CERNOBORI :**  
**« Une bonne personne »**  
**où il recueillait le témoignage de Nadia E.,  
ancienne élève de Ioana SEICARESCO**

Merci aux **Archives Municipales d'Aubervilliers** de nous avoir appris que Ioana Seicaresco est née le 12/03/1913 à Gand (Belgique) Ses parents étaient Basile Seicaresco & Hélène Redler. Elle a été nommée institutrice stagiaire à l'école maternelle du groupe scolaire Paul-Doumer le 16/09/1935, à l'ouverture de cette école. Elle a été institutrice au cours préparatoire de l'école de filles de 1943/44 à 1969, toujours dans ce groupe scolaire Paul-Doumer. DH

Sources : témoignage : <https://podtail.com/fr/podcast/cerno/episode-12-une-bonne-personne/>  
photographies : Nadia E., Société de l'histoire et de la vie à Aubervilliers

# ILS ONT PEINT AUBERVILLIERS

## Germain DELATOUSCHE

*Par Claudette Crespy et Jean-Louis Thomas*

**La vie est loin d'être un long fleuve tranquille.**

Germain Delatousche est né le 27 août 1898 à Châtillon-en Dunois (Eure-et-Loir). Son père est jardinier. Germain est victime vers l'âge de sept ans d'un terrible accident. Il restera immobilisé et alité pendant trois ans. C'est à cette époque qu'il découvre le dessin. Petit à petit, il parvient à remarcher, mais il restera handicapé par une jambe restée raide et boitera toute sa vie.

Sa scolarité se termine à 13 ans et il devient apprenti peintre-verrier sous la pression de son père. Il suit son apprentissage, mais l'atelier de Chartres ferme. Il a 17 ans et est amené à vivre de petits boulots.

Il monte à Paris en 1917. C'est alors une période de vaches maigres, mais il réussit tout de même à étudier le dessin et la peinture.

Contestataire, voire libertaire, il entre en syndicalisme et prend part à diverses manifestations.

Germain Delatousche participe au Salon des Indépendants en 1919. Il en deviendra sociétaire en 1920, puis fera partie du Comité en 1944, pour démissionner de son poste en 1945.

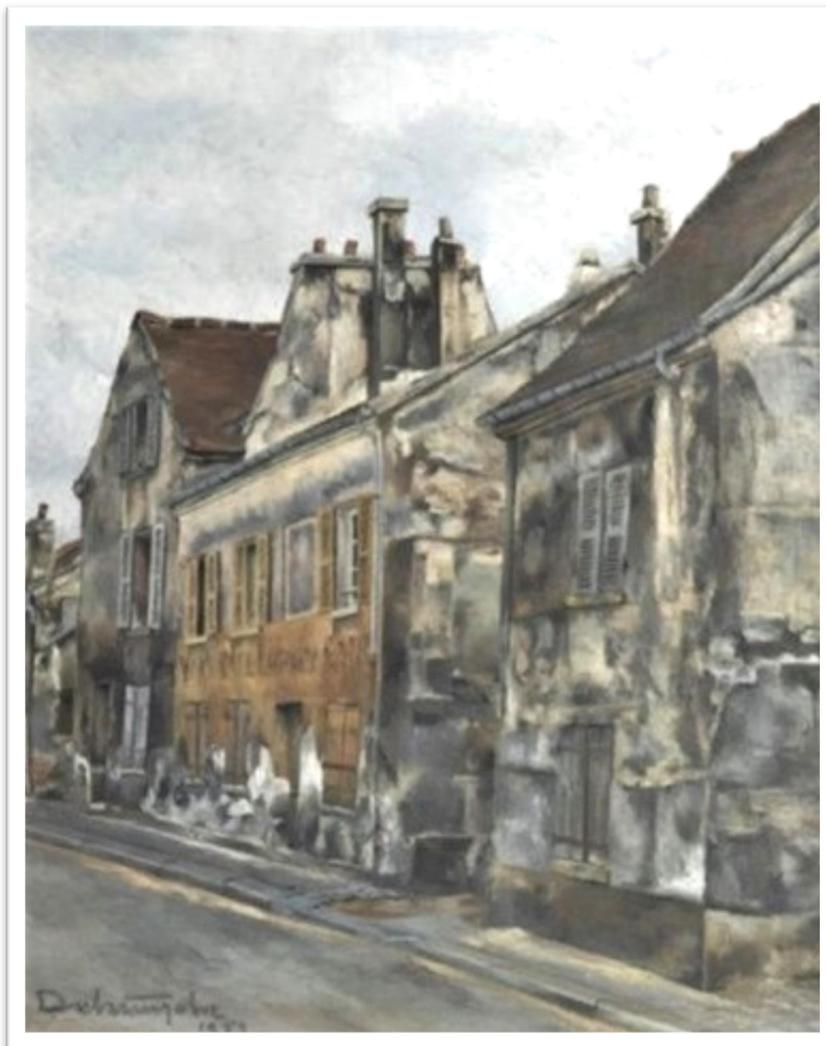
En 1921, il est le Président-fondateur du groupement d'art « Les Compagnons ».



Il devient également sociétaire du Salon d'Automne en 1927, membre du Comité en 1946 et démissionnera en 1963.

Au cours de toutes ces années, il sera l'instigateur de nombreuses expositions itinérantes. Cependant, la vie d'artiste est très difficile et malgré la misère lancinante, Germain Delatousche garde une joie de vivre remarquable et s'accroche à sa devise : « La vie est belle ! ».

Pour ses compositions, Paris devient sa prédilection, surtout le vieux Paris : « Paris change, mais rien dans ma mélancolie n'a changé ».



*Rue Léopold Réchossière - Aubervilliers*

Germain Delatousche vécut longtemps rue Croulebarbe, aux Gobelins dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement, puis en est expulsé pour urbanisation. Nous le retrouvons alors à Bouguenais (Loire-Atlantique), tout près de Nantes. Il y finira sa vie aux côtés de sa seconde épouse (mariage en 1961). Germain Delatousche mourut le 31 octobre 1966 après une carrière de peintre et d'illustrateur et une vie souvent tendue.

Il nous laisse des peintures très fortes, dont des maisons, des murs, des sites et des rues qui transpirent la pauvreté.

*« Le peintre s'attache aux petites rues populaires, souvent misérables et lépreuses, toujours dépourvues de passants, comme si elles vivaient leur vie propre, comme si elles se contentaient de suggérer leur vie intérieure ».*

CC / JLT

# MISÈRE, ALCOOL ET VIOLENCE

## Émile et Simone \*

*Par Jean-Louis Thomas*

**AVERTISSEMENT** : Les scènes racontées dans ce récit sont très dures, très choquantes. Le ton badin et léger ne doit pas laisser à penser que la violence et l'excès d'alcool puissent être pris à la légère. Cette violence conjugale et l'alcoolisation sont bien sûr totalement proscrites. Ce texte ne veut en aucun cas porter caution, ni approuver de tels agissements répréhensibles et inacceptables.

*Un enfant absorbe tout. Ces souvenirs des années 1950 d'un enfant de 3 à 8 ans ont été enveloppés dans un sourire pour ne pas rendre le récit glauque et sinistre : sourire et non moquerie. Cette approche m'avait alors permis de m'écarter de ce sale côté de la vie sans trop de casse.*

**I**l s'appelait LAGNEAU. Drôle de nom pour un homme si violent. Ce n'est que bien après que je sus que ce n'était pas son nom, mais un surnom.

Il travaillait aux abattoirs de la Villette. Il se murmurait qu'il avait une manière bien à lui d'assommer les agneaux : d'un coup de poing sur la tête, il estourbissait les pauvres bêtes. Ses mains étaient de vrais battoirs. Aussi, petit et encore plus tard, je pensais que les abattoirs devaient leur nom aux battoirs de Lagneau. Son surnom ne venait pas du fait qu'il était doux comme un agneau, mais de la violence qu'il déployait face aux agneaux des abattoirs.

Dans son livre « Aubervilliers », Léon Bonneff évoque les apprentis aux abattoirs qui étaient appelés « l'agneau ». L'apprenti était jeune et tendre... comme un agneau.

Notre voisin, Lagneau, lui, n'était pas un tendre. Et pour arranger le tableau, il avait un penchant marqué pour la bouteille. Enfants, dans les années 1950, nous étions terrorisés par Émile. Je n'ai cependant aucun souvenir qu'il se soit attaqué à nous ou même qu'il eut des attitudes agressives à notre rencontre. Simplement, il était saoul du matin au soir et sa déambulation nous effrayait. La ligne droite n'était pas son fort et la montée des escaliers devenait un véritable chemin de croix.

Après les abattoirs, il s'était recyclé biffin. Pompeusement, l'administration classait les chiffonniers sous le terme de « Récupérateurs ». Aussi, voyait-on Émile sillonner le quartier accroché à sa poussette d'enfant, poussette rouillée aux roues voilées et qui gémissait et couinait sous le poids des ferrailles, chiffons et objets hétéroclites glanés tout au long de la journée. Cependant, le labeur était dur, la soif intense et Émile s'octroyait très souvent des pauses désaltérantes. A jeun, ce n'était pas un mauvais gars ! Sauf que personne aux Quatre-Chemins ne pouvait se vanter de l'avoir vu à jeun...

Émile vivait avec Simone, sa compagne. Simone avait la même attirance qu'Émile pour la bouteille, mais peut-être de manière un peu plus « raisonnable ». Devant leur porte, une puanteur s'échappait, mélange de crasse, de pisser, de rance et de mois, qui nous déclenchait des haut-le-cœur. Aussi, passions-nous très vite sur le palier et retenions notre souffle. Je garde encore au fond de moi cette odeur de la misère et l'image des ongles noirs de crasse.

---

*\*Les noms et prénoms ont été modifiés pour ne pas porter atteinte à la mémoire de ces Albertivillariens.*

Émile et Simone étaient indissociables dans le quartier, poussant le landau à tour de rôle. Leurs frasques étaient racontées par les commerçants et les pipelettes.

Le couple faisait penser à Raymond Souplex et Jane Sourza, qui avaient créé de joyeux personnages de comédie : de sympathiques clochards (Carmen et La Hurllette) dont les sketches passaient à la radio.

Le film avait été un succès et leurs disques « Sur le banc » se vendaient très bien, à une époque où la télévision n'avait pas encore fait son entrée dans les foyers ouvriers.



Émile était bien moins gros que La Hurllette, mais Simone, c'était vraiment Carmen, chapeaux fleuris compris.

Cependant, si Carmen et La Hurllette dégageaient gaieté et bonne humeur, Émile et Simone s'inscrivaient plutôt dans le registre dramatique et brutal.

Sous l'empire de l'alcool, Émile devenait violent et s'en prenait, plus qu'à son tour, à Simone. Les scènes de ménage étaient fréquentes et aujourd'hui encore restent gravées dans ma mémoire.

Émile, en fin de journée et fin bourré, avait des pratiques spéciales. Un soir, il lui prit l'idée de faire manger un pot de moutarde à Simone : Une cuillère pour maman, une cuillère pour papa... et la scène se répétait : Une cuillère pour maman, une cuillère pour papa... Et Simone criait toute sa douleur.

Les bagarres étaient monnaie courante dans le couple : de la chambre des parents, on voyait le mur de bois et de torchis, bouger. Épais comme du papier à cigarette, la cloison pliait sous les corps projetés. Il n'était pas rare que les scènes se terminent de la même manière : Simone à l'hôpital et Émile au poste de police.

Quelquefois, Simone faisait monter un copain d'Émile. Un jour, Émile, retour de tournée, surpris Simone et son amant du moment en pleine activité. L'amant, qui n'était pas un freluquet, enferma Émile dans les cabinets sur le palier, et retourna à ses affaires avec Simone. Lorsqu'Émile fut délivré, on peut imaginer que l'explication fut animée.

Un soir, une odeur de fumée nous inquiéta. La fumée se dégageait épaisse et acre du logis d'Émile et Simone. Les voisins accoururent, tambourinèrent à la porte. Émile vint ouvrir tout étonné de ce ramdam. Il faisait simplement du feu avec des cageots dans un brasero au beau milieu de la pièce, car il avait froid.

Un autre jour, c'est Simone qui vint tambouriner à la porte de ses voisins. Émile lui avait planté un couteau de cuisine dans le bras. Une nouvelle fois, Simone partit pour l'hôpital et Émile au poste de police.

Et Simone, attendrie, plaçait toujours sa petite phrase, comme pour l'excuser, comme pour s'excuser : « Il me bat, mais je l'aime mon Émile. »



*Collection Marcelle Vallet*

Un dimanche, le pot-au-feu ne voulait pas cuire. La viande restait dure comme une vieille carne. Émile, qui avait à l'avance arrosé le repas dominical, s'énerma. Rien que de très habituel, jusque-là. Il prit alors le faitout et jeta le pot au feu et la marmite par la fenêtre. Quatre étages plus bas, un brave voisin réparait sa Mobylette dans la cour ! Il se prit le pot-au-feu sur la tête. Traumatisme crânien, fractures du bras et de la clavicule et... brûlures !

Si la viande n'était pas cuite, au moins le bouillon, lui, était bouillant... Le pauvre voisin fut emmené à l'hôpital et Émile au poste de police, après avoir néanmoins vertement tancé la maréchaussée et s'être retranché dans son appartement.

Mais, au milieu de ces violences, il y avait tout de même un peu d'humanité et de douceur. Simone voulut honorer la petite communiant en aube blanche. Pour ce jour de fête, Simone avait sorti le gros maquillage, bien marqué. Deux larges traits de rouge à lèvres venaient finir l'ouvrage. Elle voulait embrasser la communiant qui réussit à sauver ses joues, mais ne put éviter le baise-main, qui laissa une trainée rouge sur le gant blanc. Rouge vin !

On peut se douter qu'à ce niveau de consommation d'alcool, Émile et Simone n'allaient pas faire de vieux os, comme il se disait dans le quartier. La cirrhose attaqua Émile. Il partit pour l'hôpital. Il y fut soigné de la meilleure manière que les techniques de l'époque et que l'avancement de la maladie permettaient.

Les nouvelles de la santé d'Émile couraient l'immeuble et le quartier, déclenchant les quolibets : « Émile avait subi une ponction et on lui avait retiré quatre litres d'eau ; un comble pour Émile, vu qu'il marchait au vin et ne buvait jamais d'eau ! ».

De plus, il dut être diagnostiqué tuberculeux, car il se retrouva ensuite au sanatorium de Saint-Martin-du-Tertre à une petite trentaine de kilomètres d'Aubervilliers. Sa convalescence semblait bien se passer.

Cependant, Simone restée seule continuait à boire et à boire. Elle venait réclamer de l'argent à la maison pour se payer le billet de train et aller voir son Émile. Pragmatique, Maman lui offrait des tickets de bus et de métro, et proposait de lui acheter les billets de train : les espèces avaient tendance à se transformer aussitôt en liquide... alcoolisé. Simone s'énervait : elle préférait les dons en espèces.

Simone mourut, le corps ravagé par les méfaits de l'alcool et le cœur usé par la misère. Elle avait 60 ans.

Émile revint quelquefois le week-end. Le sanatorium lui accordait ces permissions. Ce n'était plus le même. Certes, il buvait encore, mais il n'y avait plus les fulgurances passées. Et il se languissait et pleurait sa Simone.

Un soir, Émile, fatigué, vint demander à mon père de le réveiller de bonne heure le lendemain. Il devait repartir pour le sanatorium. Le lendemain, Papa eut beau frapper à la porte d'Émile, aucune réponse. Il força la porte.

Émile était mort dans son sommeil. Il n'avait pas atteint les 50 ans. Il n'avait survécu que quelques semaines à sa compagne. Émile était mort d'amour : noyé dans l'alcool et le chagrin.

Ce récit sordide de la misère, des méfaits de l'alcool et de la violence me glace encore. Mais, nous étions à une époque où les services sociaux ne se préoccupaient guère de ces personnes quasiment exclues de la société et la police n'intervenait que lorsque les faits étaient suffisamment graves et qu'un transfert à l'hôpital s'imposait. Le téléphone n'existait pratiquement pas et seules les hirondelles pouvaient être hélées par les témoins.

Aussi, fallait-il l'intervention apaisante et musclée de mon père, de mon grand-père, des voisins et du propriétaire pour remettre un peu de calme chez Émile et Simone. Nous devions également les alimenter en nourriture solide, puisqu'ils ne s'occupaient que de la partie liquide !

Il nous reste la petite phrase de Simone : « Il me bat, mais je l'aime mon Émile. »

Cela fait frémir. Misère.

☐ JLT

# M. GÉRARD TRINQUET

COLLECTIONNEUR ALBERTIVILLARIEN DE POSTES DE T.S.F.

*Par Charles Jeunet*

Qu'en est-il de ces postes de radio à lampes dits T.S.F. (transmission sans fil) « *que les moins de 50 ans ne peuvent pas connaître* » qui ont changé radicalement les moyens de communications et d'informations (civiles et militaires) en complément de la presse écrite ? Eh bien, nous avons dans notre commune une personne qui collectionne, répare et remet au point ce genre d'appareil.

Monsieur Gérard TRINQUET pour le nommer n'est, en effet, pas un « débutant » dans cette discipline, il y a trempé dès sa jeunesse.

Voici une partie de son histoire :

Au milieu des années cinquante, à son retour du service militaire et n'ayant pas de travail, il ne sait pas trop comment s'orienter. Il se demande bien ce qu'il pourrait faire. Un jour, il répond à une annonce sur le journal demandant un dépanneur radio avec sérieuses références pour travailler chez RIEF boulevard Pereire dans le 17ème arrondissement de Paris. Il se dit « *tiens... pourquoi pas* », il se présente donc.

- *Le patron de la boutique : Vous avez un CAP ?*
- *G.T. : Non !*
- *Vous avez travaillé dans un magasin comme nous ?*
- *G.T. : Non !*

Au vu des hésitations du patron et comme il n'avait rien à faire, Gérard lui propose de travailler une journée bénévolement, le patron lui dit oui. Le lendemain, on lui donne donc des postes et dans la matinée, il en dépanne 5 « *les doigts dans le nez* ». À midi, le patron l'appelle et lui dit que l'essai s'est très bien passé et qu'il peut commencer tout de suite. L'affaire est faite. Cela va durer 5 ans. En 1962, il quitte la boutique pour se mettre à son compte rue du Moutier à Aubervilliers. C'était le début des « postes à transistors », quel changement par rapport aux postes à lampes. Son affaire tourne bien, le maire, le notaire, les curés sont ses clients parmi d'autres.

Comment sa collection a-t-elle commencé ?

Un jour, voyant un petit poste à lampes « Philips », il a l'idée de le réparer parce qu'avec l'avancée des transistors, ça va peut-être disparaître. Puis, à l'occasion d'une « virée » aux puces de Montreuil, il rencontre un collectionneur de radios qui, étant ébéniste, ne savait pas les réparer. Qu'à cela ne tienne, Gérard lui propose ses services en échange de « combines » d'ébénisterie. Une chose en amenant une autre, Gérard commence sa collection.



*G. TRINQUET avec une lampe triode d'émission à la main*



*Le fameux poste-émetteur à étincelles*

Son plus ancien poste de radio est de 1923, mais il a un poste émetteur à « étincelles » qui doit dater de la guerre de 14,

- *C. Crespy : à étincelles ? C'est joli.*
- *B. Orantin : mais un poste comme ça, ça fonctionnerait encore ?*
- *G.T. : ça envoie des impulsions. Y'avait deux sorties, une pour mettre à la terre et une antenne mais y'avait pas de réglages, ça envoyait dans tous les sens et on écoutait avec un système identique. C'est tout simple, y'a une bobine (comme sur les voitures), y'a un vibreur et un manipulateur, c'est tout hein !*

Quand on entre dans son atelier, on est surpris du nombre d'appareils dont certains sont en révision ou en cours de mise au point. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce n'est pas un « capharnaüm » car chaque chose et chaque outil est bien à sa place.

On est émerveillés face à cette foison d'anciens postes que nous avons connus ou pas dans notre jeunesse. Il y a là des radios dites « jambon » ; des radios allemandes dites « radios du peuple » qui datent de la fin des années 30 / début des années 40 ; des hauts parleurs de formes particulières (genre H.P. de gramophones) ; des lampes de radios (plus ou moins grosses) ; des antennes ; etc. etc.



*Au premier plan à gauche radio dite « jambon »*

Tout cela nous ramène plusieurs décennies en arrière quand nos parents et nous-mêmes écoutions des émissions comme :

- **Sur le banc** avec Carmen et la Hurlette (Jane Sourza et Raymond Souplex).
- **Dans les mailles de l'inspecteur Vitos** avec Yves Furet et Jacques Jouanneau.
- **Le club des rescapés** (Pierre Bellemare).
- **Les jeux radiophoniques** présentés par Zappy Max, Jean Nohain et consorts.
- Geneviève Tabouis et **ses dernières nouvelles de demain** (au revoir mesdames et messieurs et à dimanche prochain pour les dernières nouvelles de demain).
- **Le tribunal** avec le lampiste Leguignon (Yves Deniaud).

et j'en passe !

Remercions chaleureusement Gérard TRINQUET de nous avoir permis de visiter son atelier avec explications à la clé et de nous avoir transmis un intérêt particulier pour ces objets qui, sans des personnes comme lui, tomberaient dans l'oubli.

Pour info une interview audio (47mn) de Gérard Trinquet sera disponible sur le site des archives d'Aubervilliers rubrique : S.H.V.A.



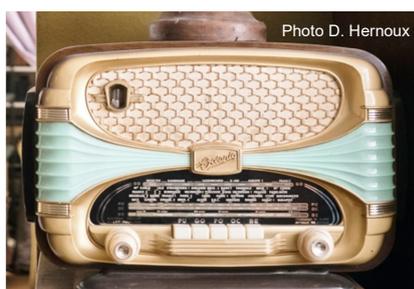
*Poste de télévision de 1947*



*Une antenne (obligatoire avec certains postes)*



*En haut, quelques haut-parleurs nommés diffuseurs à l'époque*



*Poste « Océanic » et son voyant de réglage*

## C'EST SON HISTOIRE (3)

L'adolescence quitte Jacques Dessain pour laisser la place à un jeune normalien et ses revendications. Sur cette période, je vous propose sa réflexion, qui, je pense résume beaucoup de choses et trois semaines de grève !

*« L'instituteur devait être une personne ne se faisant pas remarquer, qui devait savoir garder son rang, et voilà que nous nous mêlions de problèmes d'adultes et nous préoccupions de questions bassement matérielles [...] Enfin, il y eut le résultat : le traitement de stagiaire était accordé aux élèves-maîtres de 4<sup>ème</sup> année. Cela quadruplait la somme ! ».*

Éternelle source de conflits entre les générations : les problèmes vestimentaires. La mode du col « Danton » valut à Jacques une remarque qui en surprendrait certainement plus d'un aujourd'hui : « il n'est pas bien de montrer son cou ». En effet, pour être « à la mode », la chemise devait être ouverte, et pas de cravate !

Maintenant, je vous propose des extraits de l'année 1948-49, avec la nomination d'instituteur.

### *Claudette Crespy*



*Je reçus ma nomination avec un jour de retard. Cela était dû à la transmission des résultats de l'examen de repêchage ; ainsi je manquais la rentrée... cela m'arrivera une seule autre fois en 35 ans. Je me rappelle encore la réception de la convocation : c'était un soir vers 18 heures. Elle m'était envoyée par pneumatique, ou par télégraphiste, cela je ne le sais plus. Mais j'étais nommé à l'école du Montfort en remplacement d'un Monsieur Moureyre.*

*Pour ceux qui ne connaissent pas Aubervilliers, le Montfort pour un gars des 4-Chemins, c'était une région lointaine et mal connue. Elle ne fut*

*urbanisée qu'après la guerre de 14-18, de nombreux champs, jardins maraîchers, jardinets y subsistaient. Cela a bien changé, et j'en ai vécu toutes les transformations.*

*Mon impatience était telle que j'enfourchai ma bicyclette et m'y rendis en toute hâte, espérant encore rencontrer quelqu'un, peut-être le directeur... Mais je ne vis que le gardien qui me dit avec un sourire amusé que je comprendrais plus tard que le directeur était parti depuis longtemps. Il n'habitait pas dans l'école et il n'y avait personne. A 19h, c'était raisonnablement la réponse à laquelle il fallait s'attendre, mais cela m'avait aidé à tromper mon impatience.*

*Le lendemain, toujours à vélo, me voici de nouveau à l'école. Je n'eus pas l'impression d'être accueilli avec enthousiasme, et pourtant avoir des élèves répartis dans les classes ne devait pas être amusant. Je pense que le Directeur escomptait les services d'un remplaçant (ou d'une remplaçante) qu'il connaissait bien. Je ne peux lui en vouloir : j'aimerais bien, plus tard, avoir affaire à des jeunes connus pour leur sérieux qu'à des nouveaux dont j'ignorais tout. M. C.... le directeur, examina le papier attentivement comme s'il avait craint que ce fût un faux. Les cachets durent le convaincre, mais il n'y avait pas de Moureyre chez lui, l'an passé. Ce fut un vieil instituteur (il devait avoir 40 ans) qui lui rappela qu'il y en avait eu un de ce nom, il y a quelques années, en congé maladie.*

*Et l'on me montra ma classe : douche froide ! C'était une partie du préau délimitée par une cloison en bois qui n'arrivait qu'aux deux tiers du sol, ce qui faisait qu'on entendra tout ce que je dirai et que j'y serai dérangé par tous les bruits en particulier ceux de la gymnastique les jours de pluie. C'est que l'école était trop exigüe. La municipalité avait demandé déjà la construction d'un nouveau groupe. Mais en 1948, ce n'était encore pas possible. Il y avait un beau préau, avec de larges baies (seul avantage pour moi), construit en dur par la municipalité Pierre Laval avant des élections qui s'annonçaient difficiles. Les élections passées, tout avait été stoppé et il continuait à y avoir des baraquements en bois. Ils avaient déjà servi pendant la Première Guerre mondiale et avaient été récupérés lorsqu'il fallut ouvrir d'urgence une école en 1923. À cela, s'ajoutèrent des bâtiments préfabriqués installés dans une cour caillouteuse qui en était réduite d'autant.*

*Il faut que je présente brièvement ce quartier du Montfort où je passerai 20 ans à enseigner : 20 ans ! Cela veut dire que mes plus jeunes élèves de 1948 avaient déjà 27 ans quand je le quitterai. Ce quartier donc, à l'époque, était très composite : petits ateliers d'artisans, pavillons cossus de quelques commerçants, petits pavillons construits sans plan bien défini, très souvent au-dessous du niveau de la chaussée, habités par une majorité d'ouvriers avec des nombreux Espagnols et Italiens ; quelques immeubles de 6 à 7 étages, des géants dans cet océan pavillonnaire, et les maisons des chiffonniers.*

*Les chiffonniers ! « Les biffins », très souvent méprisés, parfois craints par ceux qui ne les connaissaient pas. Il est vrai que c'était un peu une réduction de la société : en bas, il y avait les pauvres besogneux qui fouillaient dans les poubelles, triaient tout ce qui pouvait représenter une valeur marchande : métaux non ferreux, chiffons, etc. Ils étaient à mi-chemin des clochards mais gagnaient quelques sous souvent dépensés dans l'alcool qui leur permettait d'oublier leur déchéance.*

*[...] Mais revenons aux enfants de cette première année. Je revois encore leurs belles frimousses, je fus conquis aussitôt. Bien sûr, ils m'oublièrent assez rapidement, comme il est normal à 7 ans. On garde surtout le souvenir des maîtres des dernières années. Mais je crois que le contact s'établit assez facilement, malgré mes erreurs de débutant. Une chose milita en ma faveur, je l'apprendrai quinze à vingt ans plus tard, au cours d'une conversation avec l'un d'eux : ce fut le respect de l'emploi du temps pour l'éducation physique.*

*À l'époque, nous avions un professeur de gymnastique, comme on disait alors, qui venait deux fois une demi-heure, mais il y avait en tout dans l'emploi du temps, 2 ½ h de « plein air », terme consacré. Et sauf les jours de pluie, je les emmenais toujours jouer à différents jeux. J'allais même parfois jusqu'à « l'Illustration », grand bâtiment d'impression de ce journal situé entre Pantin et Bobigny. Les bâtiments existent toujours, mais avec une autre destination ; et à la place des jardins ouvriers, du petit bois, des terrains de sport, on voit maintenant les grands ensembles des Courtilières de Pantin, Bobigny.*

*Je saisisais toujours une occasion de leur faire quitter la classe. Par exemple, j'avais un enfant, fils de maraîcher. J'emmenai les élèves visiter cette installation, aux cultures bien spécialisées ; je ne me doutais pas qu'un jour, je serais instituteur dans l'école construite sur cet emplacement.*



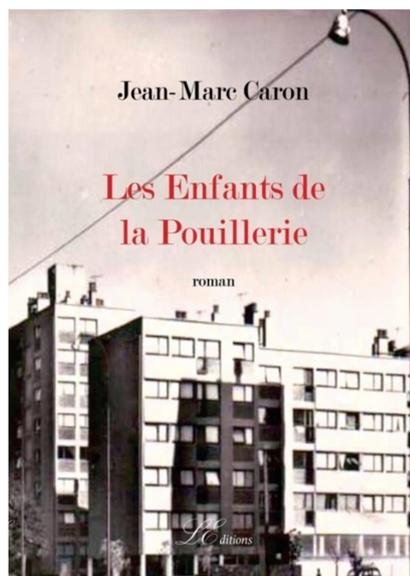
À suivre ...

**Extraits de "50 rentrées dans le 9.3."  
de Jacques Dessain**

☐ CC-JD

# AUBERVILLIERS À TRAVERS LES LIVRES

## « Les Enfants de la Pouillerie » de Jean-Marc Caron



Fils d'une enseignante de Gabriel-Péri et de Joliot-Curie, l'auteur a grandi à Aubervilliers dans les années 1950 / 1960 aux 800 et a fréquenté l'école Joliot-Curie, les Allumettes et l'annexe Condorcet. Un gars de chez nous !

« Les enfants de la Pouillerie », c'est une touchante histoire d'amitié entre quatre gamins des 800 et de la Maladrerie. Leur destin est lié à celui d'Aubervilliers. La pauvreté, la misère, mais sans jamais tomber dans le misérabilisme. Et l'amitié et l'entraide qui adoucissent la dureté de la vie.

Jean-Marc Caron nous livre ce roman très fort, empli de vécu et de réalisme.

Disponible sur le site de l'éditeur :

<https://lacoursiereeditions.fr/boutique/ols/products/les-enfants-de-la-pouillerie-jean-marc-caron> et bientôt à la FNAC et à la librairie « les Mots Passants ».

**Jean-Louis Thomas**

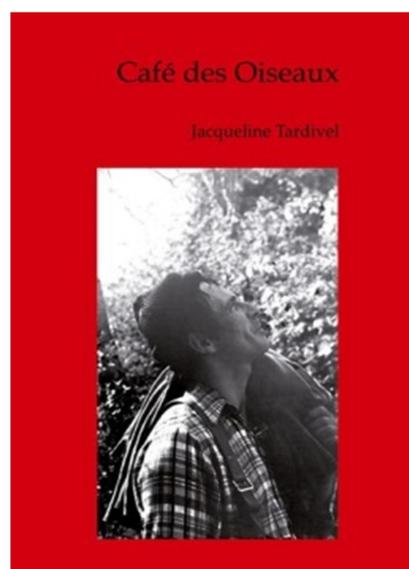
## « Café des Oiseaux » de Jacqueline Tardivel

### L'histoire vraie de Bernard Ferri, jeune homme d'Aubervilliers

Deux parties dans cet émouvant récit :

- le jeune Bernard s'engage physiquement dans la lutte contre la dictature de Franco ; il se rend en Espagne au début des années 60, où il est arrêté avec ses camarades. On lira dans cet ouvrage les échanges de lettres avec sa famille et ses amis, écrites et reçues depuis ses divers lieux d'emprisonnement.
- La période de Mai 68 et les années 70 pour cet enseignant engagé dans les luttes syndicales et politiques de cette époque, avec toujours la solidarité avec l'Espagne.

Jacqueline Tardivel nous fait découvrir un homme passionné de littérature, de moto et d'alpinisme. A la lecture de ces pages, on croisera des rues et des figures d'Aubervilliers. Jacqueline Tardivel nous fait partager « son amour avec ce jeune homme à la pureté farouche ».



Édition : BoD - Books on Demand.

La Société d'histoire en a acquis un exemplaire, et il peut être commandé à la librairie « Les Mots Passants ».

**Bernard Orantin**





SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE À AUBERVILLIERS  
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers  
Téléphone : 01 49 37 15 43  
Courriel : [histoire.aubervilliers@yahoo.fr](mailto:histoire.aubervilliers@yahoo.fr)